



JOHANNE  
**SEYMOUR**

LE CRI  
**DU CERF**

KATE MCDUGALL  
ENQUÊTE

EXPRESSION  
NOIRE

JOHANNE

# SEYMOUR

LE CRI  
DU CERF

Il y a plusieurs façons de se donner la mort.

On peut délicatement pointer le canon d'une arme à feu contre son palais et, le moment choisi, appuyer sur la détente. La balle traverse alors le cerveau, et c'est la mort instantanée... À moins que le projectile ne dévie de sa trajectoire.

La pendaison, une méthode sans ménagement, ne s'adresse réellement qu'à ceux qui ont déjà un pied dans la mort. On ne se pend pas par erreur. On se pend pour poursuivre sa traversée. Comme on met un pied devant l'autre.

Si vous croyez vraiment vouloir en finir avec la vie, le moyen le plus recommandé demeure l'ingestion de comprimés. Généralement sans douleur, cette méthode permet de passer de vie à trépas en douceur. Je dis «généralement», car si on ne connaît pas la posologie pour mourir, c'est l'indigestion, ou pire encore, une course en ambulance à cent quarante à l'heure suivie d'un lavage d'estomac fait sans ménagement afin de vous décourager de recommencer.

Quoi qu'il en soit, ces méthodes de mise à mort sont de loin préférables à la plus lente et la plus douloureuse... vivre.

Kate McDougall avait choisi de vivre.

# 1

*Ses halètements font écho au martèlement de ses pas sur le sol durci. Partout où ses yeux se posent, des troncs d'arbres. Une forêt de troncs. Pas une seule ligne droite où prendre de la vitesse et semer l'assaillant...*

Penchée au-dessus de l'eau, Kate regarde son reflet faire des va-et-vient sur le lac agité. Elle ne peut distinguer ses traits, mais elle les connaît par cœur : des charbons à la place des yeux, des pommettes haut perchées, une mâchoire taillée au couteau. Son corps fier et racé trahit son métissage mohawk, héritage d'une relation adultère entre une arrière-grand-mère fringante et un jeune Amérindien. À l'exception de ses os, qui rechignent à l'occasion, et de ses longs cheveux bruns parsemés de mèches argent, son corps ne révèle pas son âge. Même à quarante-cinq ans, elle conserve sa jeunesse. Et sa beauté ; inaltérable malgré le temps, malgré la douleur. Brusquement agacée par son reflet, Kate enlève son t-shirt et plonge dans l'eau glacée.

En octobre, au Québec, presque plus personne ne se baigne. L'été a rapidement fait place à l'automne, et les nuits, de plus en plus fraîches, ont commencé leur œuvre. Seuls les intrépides ou ceux qui ont un

quelconque péché à expier se hasardent encore dans les eaux froides. Pour Kate, c'est un peu des deux. Un besoin constant de stimuler et, à la fois, purifier ce corps qu'elle habite et qui la hante. Un corps en sursis...

Chaque brasse la propulse encore plus profondément dans les ténèbres. Elle rêve d'être poisson comme d'autres rêvent de voler. Son corps s'exalte à chaque poussée. Dans cette matrice froide et noire, elle meurt et renaît. Elle voudrait ne jamais ressortir, prolonger sans fin ce moment, mais ses poumons la rappellent vite à l'ordre; elle n'est qu'humaine. Avec regret, Kate remonte à la surface. Ce n'est qu'en revenant près du rivage qu'elle la voit.

Son corps ballote sur l'eau. Sa tête, auréolée de cheveux noirs, ondule comme une méduse. Ses bras en croix donnent envie de prier. Elle ne peut avoir plus de neuf ans.

## 2

Les gars du quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal avaient débarqué chez Kate et pris la scène de crime en charge. Cela même si Kate McDougall était sergent-déetective pour la SQ au poste de Brome-Perkins<sup>1</sup>.

– Sergent McDougall ?

Kate, perdue dans ses pensées, fixe l'endroit sur la grève où elle a échoué avec le corps de la fillette.

– Pourquoi ? murmure-t-elle pour elle-même.

Au moment où elle avait aperçu le corps sur l'eau, Kate s'était mise en mode sauveteur. Sans perdre une seconde, elle avait pris l'enfant à bras-le-corps et s'était débattue avec la masse inerte pour la ramener jusqu'à la rive. Après de laborieux efforts aquatiques, épuisée et à bout de souffle, elle avait réussi à traîner la fillette hors de l'eau. En la retournant sur le dos pour tenter de la réanimer, elle avait dû se rendre à l'évidence : ses efforts seraient vains. La fillette avait la gorge tranchée.

Kate frissonne et repousse la vision dans le tiroir de l'oubli.

---

1. Au Québec, quand il s'agit de crimes majeurs contre la personne, toutes les enquêtes en dehors de la juridiction des grandes municipalités sont menées par le quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal.

– Sergent, le lieutenant vous attend..., insiste le jeune agent qui poireaute derrière elle.

Toujours imperméable à ses demandes, Kate quitte son poste d'observation et s'avance vers la tente érigée à l'écart où repose maintenant la victime. Comme elle pénètre dans l'abri de fortune, elle est bousculée par le photographe de l'Identité judiciaire<sup>2</sup> qui en sort. Ce dernier, un colosse dans les cent dix kilos, a le visage de la couleur de la cendre.

– J'aurais dû choisir les mariages..., dit-il avant de s'éloigner à grands pas.

Kate sourit tristement, puis ferme le rabat derrière elle. À l'intérieur de la tente, l'équipe du Laboratoire de sciences judiciaires et médecine légale<sup>3</sup> est à l'œuvre. Les mains de la victime ont été enveloppées dans des sacs de papier, et Sylvio Branchini, le pathologiste, fait la lecture du thermomètre qu'il vient d'extraire de l'incision sous hépatique qu'il a pratiquée sur le corps de la victime.

– Température du corps à onze heures... 20 degrés, lit-il à son assistant qui ajoute cette information à celles sur la rigidité cadavérique et la température de l'eau déjà inscrites au dossier.

– La mort remonte à environ douze, vingt heures maximum, conclut Branchini après un moment de réflexion.

– Hier soir..., murmure Kate en frissonnant de nouveau.

En l'entendant, Branchini lève la tête. Malgré les circonstances, son plaisir à la voir est évident. Il se lève aussitôt et vient vers elle.

---

2. Équipe chargée de documenter les scènes de crime, entre autres à l'aide de plans et de photos.

3. Équipe de professionnels de la médecine et des sciences pures et appliquées, chargée de produire des expertises scientifiques en support à l'enquête policière.

- Kate...
- Salut, Sylvio.

Kate avait été une des premières personnes à manifester un intérêt pour Branchini à son arrivée au Québec dix ans plus tôt. À cette époque, elle travaillait encore au quartier général de la SQ, et Branchini venait d'être embauché à titre de pathologiste au Laboratoire de sciences judiciaires et médecine légale. Malgré de solides liens dans sa communauté, Branchini arrivait difficilement à s'intégrer dans son milieu de travail. Il songeait à retourner vivre en Italie quand, autour d'un cadavre, Kate était apparue dans sa vie. Il n'y avait rien eu de physique entre eux. Pas que Sylvio n'était pas attirant. Au contraire. Grand, mince, avec une chevelure dorée qui cascadaît dans son cou, Sylvio possédait le charme et le raffinement des Florentins. Mais il était de dix ans son cadet, et Kate adorait sa femme. Non, ce qui les avait rapprochés, à l'époque, c'était leur sentiment mutuel d'exclusion. Pour Branchini, sa rencontre avec Kate avait été salutaire ; elle lui avait servi de catalyseur, et il avait finalement réussi à s'intégrer. Encore aujourd'hui, il demeurait reconnaissant et ne manquait jamais une occasion de l'inviter à partager la table familiale.

Branchini observe Kate et se dit qu'il ne l'a jamais vue aussi pâle.

- Ça va aller ? lui demande-t-il l'air inquiet.
- Ce n'est pas la première fois que je vois le cadavre d'un enfant...
- Mais c'est la première fois que tu en trouves un chez toi.

– Laisse..., lui répond Kate en glissant ses mains dans les poches du jeans noir qu'elle a enfilé en vitesse.

Branchini la connaît trop pour insister.

- À première vue... Aucune plaie de défense sur les mains ou les bras, dit Branchini qui s'est une nouvelle fois penché sur la victime.

– On va lui faire une manucure. Elle a peut-être griffé son assaillant..., ajoute l’assistant, un modèle de zèle et d’empressement.

Kate, qui connaît l’opinion de Branchini sur son assistant, repousse ce dernier du revers de la main comme on chasse une mouche. Branchini ne peut s’empêcher de sourire.

– Pas de marques de ligatures aux poignets, continue Branchini, aucune contusion ou égratignure visible...

– Elle s’est laissée faire ? interroge Kate.

Branchini hausse les épaules.

– Peut-être qu’elle connaissait son assaillant..., dit-il finalement.

Ils demeurent silencieux pendant un moment. Le cadavre d’un enfant, c’est surréel. C’est l’inimaginable incarné. L’innocence « maléfiée », songe Kate, les yeux rivés sur l’enfant.

– Rappelle-moi pourquoi on fait ce métier ? demande Branchini en pensant soudainement à sa petite Isabella dont c’est aujourd’hui l’anniversaire.

– Parce qu’on veut que la lumière triomphe sur les ténèbres, récite Kate comme s’il s’agissait d’un des dix commandements.

– Et les anges sur les démons, termine Branchini en souriant tristement.

Kate s’est approchée du corps, intriguée par sa pâleur.

– Elle est exsangue..., dit-elle après réflexion.

– L’autopsie devrait nous le confirmer, dit Branchini en se relevant, mais je suis prêt à gager qu’on ne découvrira pas une seule goutte d’eau dans les poumons. Son séjour dans le lac est vraisemblablement *post-mortem*.

– On l’a jeté dans le lac après qu’elle s’est vidée de son sang..., récapitule Kate.

– On dirait...

Branchini indique la ligne qui traverse le cou de la victime.

– Regarde... Il y a une estafilade en début de parcours. L'entaille est plus profonde vers la droite et remonte vers l'oreille... La pénétration s'est donc faite de gauche à droite.

– Par-derrière ?

– Ça coïncide.

– Un droitier...

– Ou ambidextre.

Kate se penche sur la victime et relève délicatement sa jupe.

– Les sous-vêtements ont l'air intacts...

– Je pourrai t'en dire plus quand on l'aura déshabillée, répond Branchini à la question sous-entendue de Kate.

– Vous lui avez fouillé les poches ?

L'assistant qui était au garde-à-vous se précipite vers Kate et lui tend deux sachets. Kate en examine le contenu.

– Un jeton de Scrabble ? demande Kate en agitant un des deux sachets.

– Exact. Il y a aussi une gomme à effacer et un trombone, ajoute le petit parfait.

– Le contenu de l'autre sachet est plus inhabituel pour une écolière, l'informe Branchini.

Kate examine le sachet de plus près, puis interroge son collègue du regard.

– Un morceau de gaze.

– Du genre qu'on utilise dans les hôpitaux ? questionne Kate, perplexe.

– Non, pas un pansement stérile. Le genre dont on se sert en cuisine.

Derrière Kate, le jeune agent, qui fait des efforts surhumains pour ne pas régurgiter, s'impatiente de plus en plus.

– Sergent McDougall, s’il vous plaît...

Kate obtempère enfin et prend la direction de l’escalier qui mène à son petit chalet, là où l’attend le lieutenant Paul Trudel.

– Nico a fait des gnocchis..., lance Branchini dans sa direction.

– Dieu soit loué pour les gnocchis de Nicoletta, répond Kate en souriant, mais pas ce soir.

– Dommage... On t’avait invité un cousin avec les gnocchis.

– Je pensais que tu m’avais déjà présenté tous tes cousins ?

– Celui-là est en visite, l’informe Branchini, un large sourire aux lèvres.

– Bon ! Il les fait venir d’Italie maintenant ! grogne Kate en s’éloignant et en hochant la tête, découragée.

Le chalet, elle les avait comptées avant de l’acheter, est à trente-trois marches du lac. Juché sur un cap rocheux dominant l’eau, il a l’allure d’une « cabane au Canada ». Un mélange de madriers et de bois rond, juste assez âgé pour avoir de la gueule sans le désagrément du toit qui coule. Le portrait même des chalets affichés dans les dépliants destinés aux touristes européens.

En gravissant les premières marches de l’escalier, Kate admire le paysage qui l’entoure. Le soleil a chassé les pesanteurs de la nuit, et la forêt a retrouvé sa légèreté. La vie continue dans toute sa gloire, songe Kate. Comme on dit de Dieu qu’il est glorieux... Étrange pensée tout de même pour quelqu’un qui n’a pas mis les pieds dans une église depuis plus de vingt ans. Mais n’est-ce pas pour cette raison qu’elle a acheté ce chalet dans les Cantons-de-l’Est ? Pour communier avec la nature ? Renouer avec... Dieu ? Kate frissonne. Non. Dieu ne fait pas partie de l’équation. Enfin pas celui qu’on lui a enseigné toute jeune. Pas celui qui l’a abandonnée.

Kate s'arrête un instant. Trop de choses se bousculent dans sa tête. Elle doit mettre de l'ordre dans ses idées avant d'affronter l'homme qui l'attend là-haut...

Le lieutenant Paul Trudel avait été son grand patron lorsqu'elle était en poste à Montréal. Quand le sergent-chef Brodeur avait manigancé pour se débarrasser d'elle, Trudel n'avait pas levé le petit doigt. Il avait choisi de rester en dehors du conflit qui opposait Kate à son chef immédiat. «Je ferais preuve d'ingérence, lui avait-il dit. Je suis vraiment désolé...»

Kate a un petit rire sarcastique au souvenir de cette conversation. Elle n'est pas dupe. Trudel ne craignait pas d'être accusé d'ingérence, il la craignait, elle.



### 3

Trudel s'est approché de la fenêtre du chalet et observe Kate, presque en haut de l'escalier. Elle n'a pas changé, songe-t-il avec une pointe de regret. Toujours aussi séduisante...

– On a réussi jusqu'ici à garder les médias à distance, faites votre possible pour que ça continue ainsi, dit-il en se retournant vers le sergent-chef Brodeur, avec lequel il vient de faire le point sur la situation.

– J'ai posté deux voitures à l'entrée du chemin. On n'aura pas de problèmes, répond ce dernier en se dirigeant d'un pas confiant vers la sortie.

Trudel soupire. Deux voitures... On dirait que Brodeur n'a jamais couvert de scène de crime.

Ça prend des chars d'assaut pour éloigner les journalistes quand ils sont en mal de *scoop*, marmonne Trudel en regardant de nouveau par la fenêtre.

Avec son visage chiffonné, son front soucieux et son mètre quatre-vingt-deux, Paul Trudel n'est pas une beauté classique, mais le mélange de charme et de force brute qui émane de cet homme plaît généralement aux femmes. Et plus particulièrement à celles ayant un penchant pour les cow-boys à la cinquantaine musclée. Kate n'avait pas fait exception.

Deux ans plus tôt, au fil d'une enquête passablement scabreuse, Kate McDougall et Paul Trudel étaient tombés dans les bras l'un de l'autre. Leurs corps s'étaient retrouvés comme deux îles à la dérive cherchant un point d'ancrage. Malgré leur réticence mutuelle à mêler travail et plaisir, Paul et Kate avaient succombé à la force de leur désir. Éros et Thanatos. Ils avaient besoin d'une tempête intérieure pour rivaliser avec la mort qui rageait au-dehors. L'amour contre la mort.

Leur liaison avait été intense, électrisante... Et brève. Sans explications, après quelques mois, ils avaient tout simplement cessé de se voir. Et personne n'en avait jamais rien su.

– Un élément incontrôlable..., laisse échapper Trudel en s'éloignant de la fenêtre.

Dehors sur la galerie, le sergent-chef Brodeur qui attendait Kate l'apostrophe.

– On vous attend, McDougall.

– J'arrive. Inutile de vous énerver le poil des pattes, rétorque Kate en arrivant au haut de l'escalier.

– McDougall, s'énerve Brodeur, même si vous n'êtes plus affectée au quartier général, je vous rappelle que je suis toujours votre supérieur en grade.

Kate le fixe froidement.

– La supériorité, Brodeur, c'est plus qu'une question de grade.

Avant que l'échange ne s'envenime davantage, la porte du petit chalet s'ouvre, et Paul Trudel débarque sur la galerie. Pour quiconque observe Kate, le regard qu'elle pose sur Trudel est indéchiffrable.

– Merci, Brodeur. Vous pouvez aller rejoindre votre équipe, intervient Trudel.

– Mais la déposition...

– Je me charge du sergent McDougall.

Kate ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire en voyant la mine déconfite de son ex-sergent-chef.

– Ne vous avisez pas de quitter la province, marmonne Brodeur en passant devant elle. On pourrait avoir besoin de vous.

– Laisse tomber, Brodeur. Tu ne m’impressionnes pas.

Puis avant qu’il ne rétorque, Kate passe devant Trudel et entre dans le chalet.

– Sergent Brodeur..., s’empresse d’ajouter Trudel, on se retrouve à dix-huit heures au QG pour faire le point.

Brodeur marmonne un acquiescement avant de dévaler les marches, les joues en feu. Trudel hoche la tête et entre à son tour dans le chalet.

La main encore sur la poignée de la porte qu’il a pris soin de refermer derrière lui, Trudel observe Kate.

– Tu ne pouvais pas t’en empêcher, finit-il par dire.

– C’est un con...

– Un con qui a des alliés haut placés.

– Qu’il aille pleurer sur leurs genoux ! lance Kate en se laissant tomber sur le fauteuil élimé qui lui sert de canapé. Il ne peut plus rien contre moi. Il l’a dit lui-même... Je n’appartiens plus au QG.

– Malheureusement, moi, oui, répond Paul froidement.

Kate observe les mains de Trudel alors qu’il contourne le canapé pour aller vers la petite table en bois délimitant le coin repas. Elle aimait ses mains. Des mains fortes et gracieuses tout à la fois. Des mains capables de faire chavirer le cœur d’une femme.

– Tu parles toujours trop..., laisse tomber Paul en s’assoyant.

Paul Trudel, elle le sait, est devenu lieutenant en surveillant presque maladivement ses paroles. Et c’est justement à cause de cette discrétion qu’il peut maintenant briguer un poste d’inspecteur.

– Désolée..., murmure Kate. J’avais besoin d’évacuer le stress.

– Je ne te crois pas.

– Tu as raison... Brodeur est une pomme pourrie. Trouver les coupables ne l'a jamais intéressé. Il gravit les échelons en discréditant ceux qui travaillent avec lui.

– Kate...

– Et si tu continues à l'ignorer, tu vas finir comme lui !

Trudel soupire. Avec Kate, tout est toujours blanc ou noir.

– Tu ne changeras jamais.

– Toi non plus.

Bien que leur relation ait été brève, Paul et Kate ont eu le temps de prendre la mesure de ce qui les attirait, mais aussi de ce qui les opposait.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu aurais pu laisser la scène entre les mains de Brodeur..., ajoute Kate.

Trudel évite son regard. Il ne sait trop s'il a choisi de se déplacer parce que les enquêtes sur les meurtres d'enfant «C'est toujours délicat» ou parce qu'il désire se retrouver seul avec Kate.

– Tu as besoin de quelque chose ? interroge-t-il pour faire diversion. Je veux dire... Veux-tu boire quelque chose ?

– Tu oublies que je suis chez moi..., lui rappelle Kate sans façon.

Comment pourrait-il l'oublier ? Se retrouver tout à coup seul avec elle dans son intimité le trouble. En regardant autour de lui, il ne peut s'empêcher de se demander combien de fois Kate a fait l'amour dans ce chalet... Combien de ses gémissements trouvent encore écho dans les murs.

– Désolé... Je... Raconte-moi ce qui s'est passé, finit-il par articuler en plongeant le nez dans ses notes.

Kate se prend la tête à deux mains et ferme les yeux. Elle pense à la nuit passée, à son réveil en sueur aux premières lueurs du jour. Elle se revoit enfilant un t-shirt

et descendant en vitesse au lac noyer les démons de sa nuit.

– Je me suis réveillée autour de cinq heures... Et je suis descendue au lac.

Délaisant son carnet de notes, Trudel lève la tête vers elle.

– J'avais envie de nager, se justifie-t-elle. J'ai plongé, fait quelques longueurs...

Kate s'arrête brusquement. Elle revoit l'enfant, ses petites mains aux doigts gonflés, sa tête qui dodeline...

– Tu as raison..., murmure Kate en se dirigeant vers une armoire près de la porte d'entrée. J'ai besoin d'un verre.

Paul, qui n'a pas cessé une seconde de l'observer, est surpris par la force de l'attraction qu'elle exerce encore sur lui. Avec sa chevelure remontée à la hâte et sa chemise blanche qui pend à moitié sur son jeans, Kate n'a jamais été aussi séduisante. Et il y a cette vulnérabilité. Si inhabituelle chez elle... Bordel ! jure Paul intérieurement, j'aurais dû laisser Brodeur s'en occuper.

– Je l'ai aperçue en revenant vers le quai, reprend Kate en tentant de contrôler le tremblement qui s'empare d'elle alors qu'elle se verse une rasade de vieux rhum. C'était presque irréel...

– Cette nuit ? Tu as entendu quelque chose ? interroge Trudel, les yeux rivés sur son carnet.

– Non, rien...

– Tu es sûre ? dit-il en relevant la tête de surprise.

Kate se retourne vers lui et le regarde.

– Oui.

– Qu'est-ce qui t'a réveillée ? insiste-t-il.

Kate le fixe.

– Le jour.

Trudel soutient son regard.

– Écoute... Si j'avais le moindre indice, je te le dirais. Je n'ai rien vu, ni entendu d'anormal. Elle est

apparue sur le lac comme par magie, lance Kate sarcastique après avoir avalé d'un coup sec le contenu de son verre.

Trudel a la désagréable impression que quelque chose lui échappe.

– Le lac est une cuvette. Son périmètre est fortement pentu et boisé. Le seul accès viable, c'est ton escalier. Le meurtrier est forcément passé devant ta maison avec la victime.

– «Forcément», comme tu dis..., répond sèchement Kate en détournant les yeux.

Paul prend conscience de l'implication de son raisonnement.

– Je ne dis pas que tu caches des choses, Kate. Je cherche juste à voir clair...

Kate s'est dirigée vers la fenêtre. En bas, près de la tente, on a mis le corps dans une housse, et on s'apprête à le déplacer.

– On l'a tuée et transportée ici, annonce Kate en observant les agents qui peinent à monter le cadavre dans les marches.

– Tu as parlé à Branchini ?

Kate prend note du ton de reproche dans la voix de Trudel. Elle a empiété sur l'enquête du bureau de Montréal en interrogeant le pathologiste.

– L'habitude..., dit-elle consciente de sa piètre excuse. Branchini pense que l'immersion a eu lieu *post-mortem*. On l'a d'abord égorgée.

– Ici ? En plein milieu de nulle part ?

– Non... Je ne crois pas. Elle a dû se débattre. Avec la densité de la forêt tout autour, elle aurait des égratignures... Pourtant, on ne voit aucune marque sur les parties découvertes de son corps. Et il ne semble pas y avoir une seule goutte de sang dans les parages. Non. Je pense qu'on l'a tout simplement transportée ici et déposée dans le lac.

– Pourquoi ?

– Pour s'en débarrasser. Quoi d'autre ? lance Kate exaspérée.

Trudel la scrute avec intensité.

– Tu en connais des tueurs qui choisiraient un lac aussi difficile d'accès pour se débarrasser d'un corps ?

Kate a détourné la tête et jette de nouveau un œil dehors. Les agents ont enfin réussi à hisser le cadavre en haut de l'escalier et ils s'appêtent à le glisser dans le véhicule de la morgue.

– Kate ? insiste Paul.

– On ne connaît jamais vraiment les motivations d'un tueur...

Paul laisse échapper un grognement. Il connaît l'obsession de Kate pour les motivations des tueurs, et il n'a pas envie d'engager un débat sur le sujet. De plus, il trouve qu'il est temps de mettre un terme à leur rencontre.

– Bon, dit-il en se levant et se dirigeant vers la sortie, je pense qu'on a fait le tour pour l'instant.

– Tu parles en véritable administrateur...

– Tu connais la routine, ajoute Paul froidement, on va avoir besoin d'une déposition écrite.

– À vos ordres, lieutenant...

Paul s'arrête sur le seuil.

– Tu n'as vraiment pas l'intention de me faciliter la tâche, ajoute-t-il en se tournant vers Kate.

– Je devrais ? lâche Kate sans le regarder.

Trudel la fixe pendant un instant, puis quitte le chalet.



## 4

*Le cri, comme un vagissement, surgit du gouffre béant de sa bouche. Ses yeux voudraient fuir le spectacle de la mort imminente, mais ils ne peuvent s'en détacher. Comme un ultime effort pour la conjurer...*

Les heures qui avaient suivi la découverte du cadavre n'avaient été qu'un sursis. Après le départ de l'équipe d'enquête, le choc tant redouté avait submergé Kate comme un raz-de-marée. Après de vains efforts pour maîtriser son corps, pliée en deux, secouée de tremblements incontrôlables, elle avait vomi ce qui semblait être son estomac plus que son contenu. Comme toutes les autres fois, son corps avait rejeté l'horreur.

– Et qu'avez-vous ressenti en découvrant l'enfant ?

Kate tourne la tête vers le D<sup>r</sup> Marquise Létourneau, et un sourire cynique apparaît au coin de ses lèvres.

– Et vous ? Qu'auriez-vous ressenti ?

Kate détourne de nouveau le regard et, plus pour chasser les souvenirs que par intérêt, examine la décoration du cabinet. Elle sourit. Comme tout bon psychiatre, Marquise Létourneau n'a rien fait qui puisse créer un inconfort chez ses patients, qu'il s'agisse de la couleur des murs ou des toiles exposées.

– Ça vous plaît ?

Kate hausse les épaules.

– Trop propre. Vous connaissez *Le Cri* de Munch ?

Kate fait référence à la célèbre toile représentant le visage déformé de douleur d'une femme dont la bouche, grande ouverte, pousse un cri silencieux.

– Oui. Vous aimez cette toile ?

– Je me disais qu'elle était sûrement aussi tordue que vos patients.

– Vous vous croyez tordue ?

Kate laisse échapper un petit rire.

– Je ne me considère pas comme un de vos patients.

Kate ne s'était pas présentée de plein gré à ces séances. Son conflit avec Brodeur avait dérapé au point où il lui avait donné le choix entre être démise de ses fonctions pour une période indéterminée ou accepter une mutation en province assortie d'une thérapie en bonne et due forme pour régler son comportement vindicatif et asocial, qui, soi-disant, risquait de mettre la vie de ses collègues en danger. En d'autres mots, Kate devait payer pour ses désobéissances répétées, malgré le fait qu'elles lui aient valu le plus haut taux d'enquêtes résolues au cours des dix dernières années.

Ne pouvant envisager la vie sans travailler, Kate avait choisi le moindre des deux maux. Elle était donc désormais affectée au poste de Brome-Perkins et se rendait une fois par semaine à Sherbrooke au bureau de Marquise Létourneau pour ses séances de torture mentale.

Être forcée de consulter une psychiatre parce qu'un supérieur juge qu'on a «une araignée dans le coco», n'est vraiment pas un contexte idéal pour entreprendre un traitement. Marquise Létourneau en avait convenu. Elle avait aussi été obligée d'admettre que l'évaluation de Brodeur envers Kate était du bidon. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait ça. Le diagnostic de *burnout*, un phénomène courant chez ceux qui côtoyaient la

violence sur une base journalière, était malheureusement souvent utilisé par des supérieurs désireux de se débarrasser d'un élément que, personnellement, ils jugeaient « nuisible ». Preuve que la sacro-sainte course à l'échelon supérieur fait des victimes, même au sein du corps policier.

– Vous n'avez pas répondu à ma question tout à l'heure..., dit le docteur après un moment. Qu'avez-vous ressenti en découvrant l'enfant ?

Le regard de Kate dérive de nouveau de la psy à la décoration. Elle n'a pas envie de répondre à cette question. Elle connaît les méandres marécageux vers lesquels même le moindre mot peut la conduire.

Le D<sup>r</sup> Létourneau, visage impassible, attend la réponse de Kate.

– Je ne pense pas rester jusqu'à la fin de la séance, dit Kate en se préparant à partir. Ma journée a débuté tôt...

Marquise Létourneau jette un œil au réveil sur son bureau.

– Il ne reste que quinze minutes.

Kate est maintenant debout. Nerveuse, elle joue avec le rabat de l'étui protégeant son arme de service.

– J'aurais dû annuler...

– Je crois plutôt que vous avez eu raison de venir.

– Question de point de vue, ajoute Kate qui oblique vers la sortie.

– Vous fuyez...

– Comme vous voulez !

– Aujourd'hui ou plus tard, il vous faudra répondre à la question, insinue doucement le docteur.

La main sur la poignée de la porte, Kate hésite.

– Lors de notre première rencontre, vous avez mentionné faire des cauchemars, tente le D<sup>r</sup> Létourneau espérant ainsi poursuivre la séance. En faites-vous encore ?

– Ça m’arrive..., répond Kate la main crispée sur la poignée.

– Peut-être pourrait-on...

Marquise Létourneau s’interrompt, se rendant compte qu’elle a commis une erreur. Kate s’apprête à ouvrir la porte.

– Je vous vois la semaine prochaine? s’empresse d’ajouter la thérapeute.

– Ai-je le choix? conclut Kate d’un ton sarcastique avant de sortir du bureau.

Marquise Létourneau se laisse choir contre le dossier de son fauteuil en soupirant. Kate a bel et bien été victime de manigances, songe-t-elle, mais je ne suis pas prête à lui donner son congé pour autant.

RÉSISTANCE  
FÊLURE?  
CAUCHEMAR

sont les trois mots que Marquise Létourneau inscrit au dossier du sergent McDougall avant de le ranger dans son classeur.

## 5

– Dix-huit heures quinze, s'exclame le sergent-chef Brodeur en regardant l'heure à l'horloge accrochée au mur du quartier général. Le trajet entre Perkins et Montréal prend moins de quatre-vingt-dix minutes. Il devrait déjà être arrivé !

Les enquêteurs qui échangeaient des banalités autour du distributeur à café se tournent vers lui.

– Il doit être pris dans le trafic du pont, suggère timidement le sergent Labonté, le portrait tout craché de son nom.

– À dix-huit heures, les gens sortent de Montréal, ils n'entrent pas, laisse tomber platement Brodeur.

Agacé, le sergent Jolicœur écrase son gobelet à café et le lance dans une corbeille. Depuis l'arrivée de Brodeur au Bureau des crimes majeurs, l'atmosphère n'est plus la même. La tension continue qui règne lui met les nerfs à vif et, pour la première fois depuis qu'il travaille à la SQ, il songe à la retraite.

Sa réflexion est interrompue par Trudel qui sort de l'ascenseur.

– Désolé, j'ai été retenu, lance-t-il en se dirigeant directement vers son bureau.

Sans autre invitation, Brodeur et les enquêteurs suivent le lieutenant dans son réduit vitré.

L'étage réservé au Bureau des crimes majeurs à Parthenais<sup>1</sup> ressemble à tous les autres. Une série de bureaux de travail dos à dos entourés de petits espaces vitrés réservés aux officiers de grade supérieur.

– Bon ! Qu'est-ce qu'on a ? lance Trudel sans préambule, alors que le dernier homme franchit la porte.

– Labonté et Jolicœur vont mener l'enquête, l'informe sèchement Brodeur désirant ainsi souligner son mécontentement. J'ai mis six agents à leur disposition sur le terrain.

– C'est tout ce qu'on a comme effectif disponible ? demande Trudel surpris.

– C'est tout ce dont on a de besoin pour l'instant, répond Brodeur inébranlable.

Trudel n'insiste pas. L'enquête est encore trop jeune pour qu'il intervienne. Chaque bataille en son temps, pense-t-il.

– Jolicœur, vous menez le bal ? dit-il en frappant sur son bureau de la paume de la main, dans le dessein inconscient de changer l'atmosphère.

– J'ai fait le tour des agents présents sur la scène ce matin, mais j'aime autant vous avertir, la cueillette des indices est mince, l'informe le sergent. La pluie de la nuit dernière a pas mal contaminé la scène...

– Du sang ? demande Trudel.

– Comme la victime en a perdu une grande quantité, on aurait peut-être pu en trouver malgré la pluie, ajoute Labonté, mais non. Les agents ont ratissé chaque centimètre du terrain au luminol<sup>2</sup>. Pas une goutte visible.

Trudel se masse le front en réfléchissant.

---

1. Nom populaire donné à l'édifice de la SQ logeant dans la rue du même nom à Montréal.

2. Substance chimique qui, vaporisée sur des zones suspectes, rend lumineuse la moindre trace de sang.

– Le labo va travailler en priorité sur la gaze trouvée dans les poches de la victime, ajoute Labonté en guise d’encouragement. On ne sait jamais...

– La mort remonte à hier soir, vraisemblablement entre dix-huit heures et vingt-trois heures, enchaîne Jolicœur. Branchini pense que...

Il est interrompu par la sonnerie de son cellulaire. Après avoir vérifié la provenance de l’appel sur son afficheur, il répond.

– On a une identification possible, chuchote-t-il excité en direction de Trudel tout en continuant de noter les informations que lui transmet son interlocuteur.

Tous les enquêteurs restent immobiles. Connaître la victime, c’est commencer à connaître le tueur. Finalement, après ce qui semble une éternité, Jolicœur ferme son appareil.

– Notre victime correspond au signalement d’une fillette portée disparue, il y a vingt-quatre heures, dit Jolicœur en ouvrant son calepin pour consulter ses notes. Violaine Dauphin, neuf ans, originaire de Magog...

Malgré l’excitation initiale, le silence tombe dans la pièce comme un couperet. Il naît une sorte de finalité quand on met un nom sur le visage d’un cadavre. Un point de non-retour.

– Est-ce qu’on sait dans quelles circonstances elle a disparu ? enchaîne Trudel.

– Les Dauphin ont signalé sa disparition quand elle ne s’est pas présentée pour le souper. Les agents du service de police de Magog... – il s’arrête pour consulter de nouveau son calepin –, Clark et Fortin, étaient chargés d’enquêter. Il semble qu’ils ont perdu sa trace entre le domicile de son amie et la maison des parents.

– On a beau tout faire pour protéger nos enfants, il y a toujours un deux minutes quelque part qui échappe à notre surveillance, laisse tomber Labonté.

Sa remarque crée un malaise dans le bureau. Tout le monde connaît son histoire. Deux ans auparavant, sa fille de quatre ans avait été retrouvée morte dans la piscine derrière la maison familiale. La gardienne l'avait quittée des yeux deux minutes le temps d'aller chercher un verre d'eau.

– Vous avez des détails ? demande Trudel à Jolicœur afin de briser le silence.

– Après l'école, la petite s'est arrêtée chez une de ses amies, une dénommée Caroline Poissant. Elle a téléphoné à sa mère pour l'avertir et lui dire qu'elle serait de retour à temps pour le souper. Les petites ont fait leurs devoirs, puis Violaine est partie. Elle ne s'est jamais présentée chez elle.

– Un des parents ? questionne Brodeur qui connaît les statistiques : environ quatre-vingts pour cent des meurtres sont commis par des proches.

– Pas à première vue, répond Jolicœur. Quand les gars de Magog ont fait le rapprochement entre notre cadavre et la petite, ils ont tout de suite vérifié les allées et venues des Dauphin entre le moment où elle a quitté le domicile des Poissant et celle de la découverte du cadavre. Apparemment, ils n'ont rien trouvé de suspect.

Aux grognements de Brodeur, Trudel comprend que ça ne fait pas son affaire. Élargir la recherche veut dire augmenter les effectifs. Le genre de décision qui ne plaît pas à l'administration. Et Brodeur ne voudrait surtout pas déplaire à l'administration, songe Trudel avec sarcasme. Kate a raison. Brodeur est une pomme pourrie.

– Et Kate McDougall ? interroge pernicieusement Brodeur.

Trudel sursaute. Brodeur lit-il dans ses pensées maintenant ?

– Bien sûr, il ne faut négliger aucune piste, s'entend-il dire avec dégoût, mais commençons par faire venir les Dauphin pour l'identification. Si c'est positif, comme on

s'y attend, on les interroge sur-le-champ. Qui sait ? Les gars de Magog ont peut-être laissé échapper un détail. Quant au sergent McDougall... on verra. Mais soyons discrets. Nous ne voudrions pas salir une carrière avec des soupçons injustifiés. N'est-ce pas Brodeur ?

– Bien sûr, acquiesce ce dernier, mortifié.

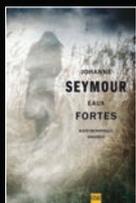
– Quelqu'un a quelque chose à ajouter ? questionne Trudel à la ronde.

– Une chose, enchaîne Jolicœur, les gars de Magog ont interrogé quelques-uns de ses camarades d'école. La petite était aimée de tout le monde. Ni trop intelligente ni trop bête... Le genre qui dérange personne.

Trudel n'aime pas la tournure des événements.

– Bon... Mettons-nous à l'ouvrage. Les parents d'abord, récapitule-t-il, puis l'entourage immédiat... Amis, camarades d'école...

Trudel se doute cependant que c'est une perte de temps. Même si son travail est de plus en plus de nature administrative, comme l'a si « gentiment » souligné Kate, son instinct de traqueur est encore bien vivant. Et la façon dont cette affaire se présente ne lui dit rien qui vaille.



Un matin brumeux d'octobre, Kate plonge dans les eaux glacées de son lac près du paisible village de Perkins, dans les Cantons-de-l'Est, et trouve, flottant à la dérive, le cadavre d'une fillette. Plus tard, une seconde victime confirmera la présence d'un tueur en série dans les environs.

Qualifiée par ses pairs d'asociale et de vindicative, le sergent Kate McDougall devra mener l'enquête la plus difficile de sa carrière. Pour démasquer la Bête, elle aura à affronter ses démons et à remonter le fil douloureux de son passé.

Une démarche qui l'entraînera au cœur d'un cauchemar et qui menacera de briser le fragile équilibre sur lequel elle a bâti sa vie.

Une vie marquée par le cri du cerf.

Scénariste, réalisatrice et comédienne, Johanne Seymour mêle brillamment action, suspense et émotion dans ce premier roman policier, remarquable par la psychologie de ses personnages, l'efficacité de ses dialogues et le réalisme de ses descriptions.

